

ANTHROPOCENTRISME ET ANTHROPOMORPHISME

*

Nous concevons bien que le soupçon d'anthropomorphisme dans l'anthropologie darwinienne puisse surprendre. Et pourtant nous n'entendons pas dire autre chose que ceci : si le darwinisme est incontestablement l'une des causes de la constitution d'une psychologie comparée de l'animal et de l'homme, il ne comporte pas lui-même de psychologie comparée, faute d'avoir préalablement recherché les conditions de possibilité d'une psychologie animale indépendante. Sa psychologie des animaux ressemble davantage à celle qui a cours depuis l'Antiquité grecque que celle qui va naître, sous son influence, dans le dernier quart du XIXe siècle. Pourquoi dissimuler que les exemples invoqués par Darwin, dans la *Descendance*, sont pour la plupart des répliques de ceux qu'invoque Montaigne dans l'*Apologie de Raymond Sebond* ? Certes, Montaigne et Darwin n'ont pas le même projet : celui-ci vise à relever l'intelligence des animaux, celui-là à abaisser la science de l'homme. Mais ils utilisent différemment les mêmes clichés d'éthologie animale, ce vieux fonds légué par les Stoïciens, à travers Rorarius. Bien entendu, Darwin ne cultive aucunement le merveilleux, n'a qu'aversion pour la téléologie, et ce n'est pas lui qui écrirait une *Théologie des insectes*. Mais enfin, il accepte beaucoup d'anecdotes, dont certaines ressemblent fort à des fables. Confrontons Darwin et Montaigne. Leurs animaux ont un langage, le discernement réfléchi de l'utile, une industrie, des ruses, le sens de la beauté, la capacité d'abstraire et celle de raisonner. Sur ce dernier point, l'exemple est identique chez Montaigne et chez Darwin. Au renard de l'*Apologie*, dont les habitants de la Thrace utilisent la faculté de "ratiocination" en vue de déterminer l'épaisseur d'une couche de glace, correspondent, dans la *Descendance*, les chiens de traîneau du Dr. Hayes. Montaigne accorde à l'éléphant "quelque participation de religion", Darwin prête à son chien une forme "de croyance aux esprits", et au singe un sentiment pour son gardien, qui est "adoration". Et, tout en nous gardant bien de trouver chez Montaigne une anticipation du concept de sélection sexuelle, nous rappelons qu'il a écrit : "les animaux ont choix, comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles". En conclusion, Montaigne et Darwin raillent en commun, encore qu'à des fins opposées, la sottise anthropocentriste. "La présomption, dit le premier, est notre maladie naturelle et originelle". "Si l'homme n'avait pas été son propre classificateur, dit le second, il n'eût jamais songé à fonder un ordre séparé pour s'y placer".

L'anthropocentrisme est plus aisé à rejeter que l'anthropomorphisme. Montaigne en témoigne quand, après avoir noté que chaque vivant rapporte à ses propres qualités les qualités de toutes autres choses - "le lion, l'aigle, le dauphin ne présentent rien au-dessus de leur espèce" - il imagine, mais sur un mode humain, quelle représentation de leur univers peuvent se faire un oisín ou une grue. De même Darwin. Il dénonce bien le préjugé qui, dans l'élaboration de la systématique zoologique, a d'abord conduit l'homme à ménager, pour lui-même, un règne séparé. Mais il n'aperçoit pas qu'en bonne logique, une fois affirmée l'homogénéité des facultés mentales d'un Newton (ou d'un Darwin) et celle des animaux, même dits supérieurs, toutes les classifications, explicites ou implicites, formées par des vivants se valent, en tant que procédés vitaux d'organisation et de repérage de leurs milieux respectifs de vie, puisqu'en toutes ces classifications, tout être vivant réfère son expérience à ses intérêts spécifiques. (...)

Les études récentes en psychologie animale aboutissent, parmi leurs résultats les plus intéressants, à établir que l'homme est perçu par l'animal comme animal-stimulus, congénère, associé ou ennemi, déclenchant ou orientant des réactions, dans des situations dont la configuration est déterminée par des constantes innées spécifiques de l'animal percevant, telles que distance de fuite, marques du territoire, rapport hiérarchique, attitude nuptiale. L'oïson Martina, observé par Konrad Lorentz ne ressemble pas du tout à l'oïson dont Montaigne imagine qu'il perçoit l'homme dans un univers d'oïson, sous la forme d'un maître devenu serviteur. Dès sa naissance, l'oïson Martina adopte Lorentz comme sa mère, mais dans la mesure où Lorentz s'ingénie à se comporter devant lui comme sa mère l'oie. Et de même, Hediger a montré que :

"la tendance à l'assimilation qui apparaît chez l'homme sous forme d'anthropomorphismes divers, prend chez les animaux, la forme correspondante d'un véritable zoomorphisme".

L'animal perçoit l'homme en l'animalisant, et, par exemple, en l'incorporant à sa hiérarchie sociale (problème du cornac, du gardien de zoo, du dompteur).

Cette façon de considérer l'animal comme le "sujet" de son expérience au point de vue duquel il importe de se placer, pour parvenir à en parler sans assimilation anthropomorphique, a été rendu possible par trois étapes successives et subordonnées l'une à l'autre, dans l'histoire de la psychologie.

Tout d'abord, il a fallu cesser de considérer que les conduites animales ne peuvent recevoir de sens que par interprétation analogique, à partir d'une expérience humaine consciemment vécue. Il a fallu, ensuite, que l'étude objective du comportement animal abandonnât sa référence initiale à la physiologie, tenue pour une province de la mécanique, afin de se référer à la biologie, entendue comme étude spécifique des relations entre l'organisme et le milieu. Il convenait enfin que l'expérimentation perdît la forme exclusive d'une insertion de l'animal dans un milieu de vie analytique, c'est-à-dire artificiellement créé, et qu'elle prît aussi la forme d'une reconstitution des situations spontanément vécues par l'animal, dans un milieu aussi proche que possible de celui dans lequel il exerce naturellement son mode de vie spécifique. (...)

En conclusion, il est bien vrai que Darwin a le mérite d'avoir substitué à l'idée selon laquelle l'animal est une approche ou un "défaut" de l'homme, l'idée selon laquelle l'homme est un animal évolué, c'est-à-dire perfectionné. Ainsi l'animalité se voyait-elle reconnaître, pour l'explication de l'humanité, une valeur positive. Mais étudier l'animal comme un être positif, et non plus désormais comme un être privatif, obligeait à étudier positivement l'animal en tant qu'animal, sans le dépasser vers l'avenir humain que lui assignait pourtant la théorie de l'évolution. Cette étude, en ce qui concerne la psychologie, a été favorisée par le darwinisme, sans qu'on puisse dire toutefois que Darwin l'ait, lui-même, inaugurée.

G. Cauquilhem, Etudes d'histoire et de philosophie des sciences, Paris, Vrin, 1979, p. 120-125.